

STÉPHANE TARRADE

LAETA

2 – LA LUNE D'OMBRE

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-359-5828-2

© Stéphane Tarrade

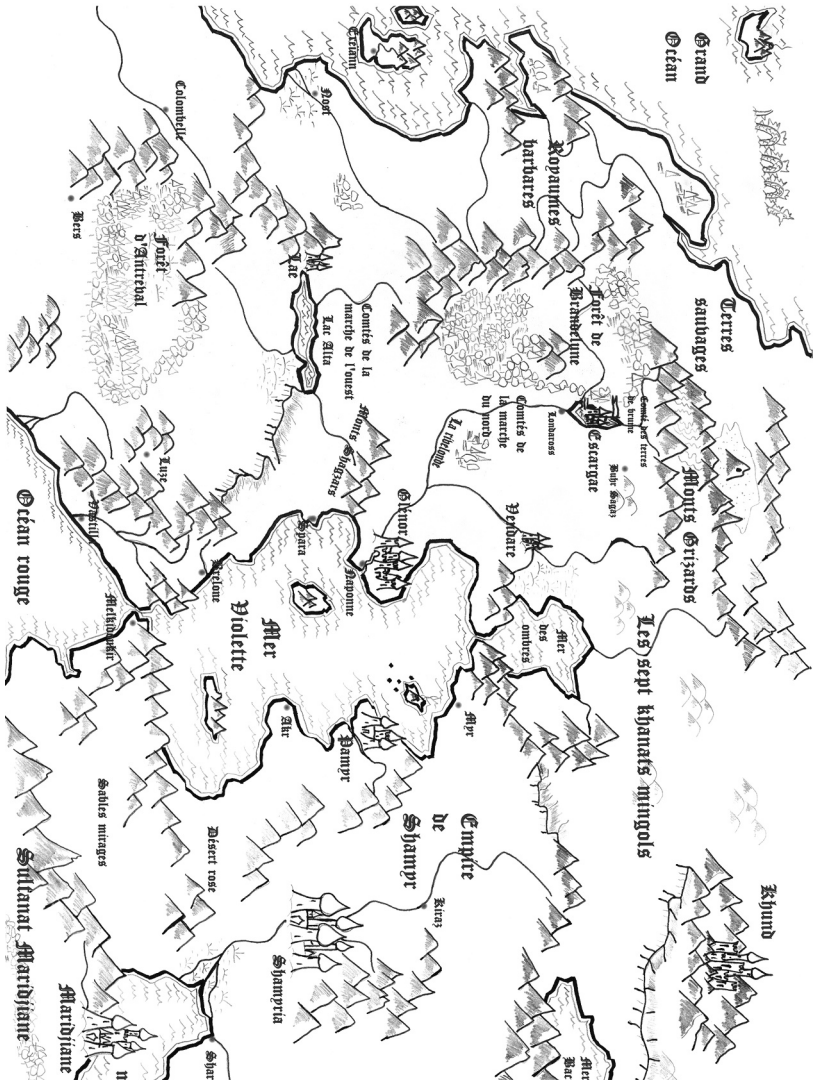
Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Table des matières

Table des matières	5
Les cartes :	7
Chapitre I : Le marché de Burh Sagaz	9
Chapitre II : La lune dans l'eau	33
Chapitre III : Le guet du pont	53
Chapitre IV : Les ombres du quai des contrebandiers	71
Chapitre V : Escargae sur rive	95
Chapitre VI : Un homme, un loup	117
Chapitre VII : Avec tes camarades	133
Chapitre VIII : Le loup du Nord	155
Chapitre IX : Un loup peut en cacher un autre	183
Chapitre X : Le signe des loups	219
Chapitre XI : Le loup dans la bergerie	245
Chapitre XII : La lune d'ombre	265
Épilogue	289
Les personnages	297
Et si je m'adressais à mon lecteur ?	299
Actualité de la série	304

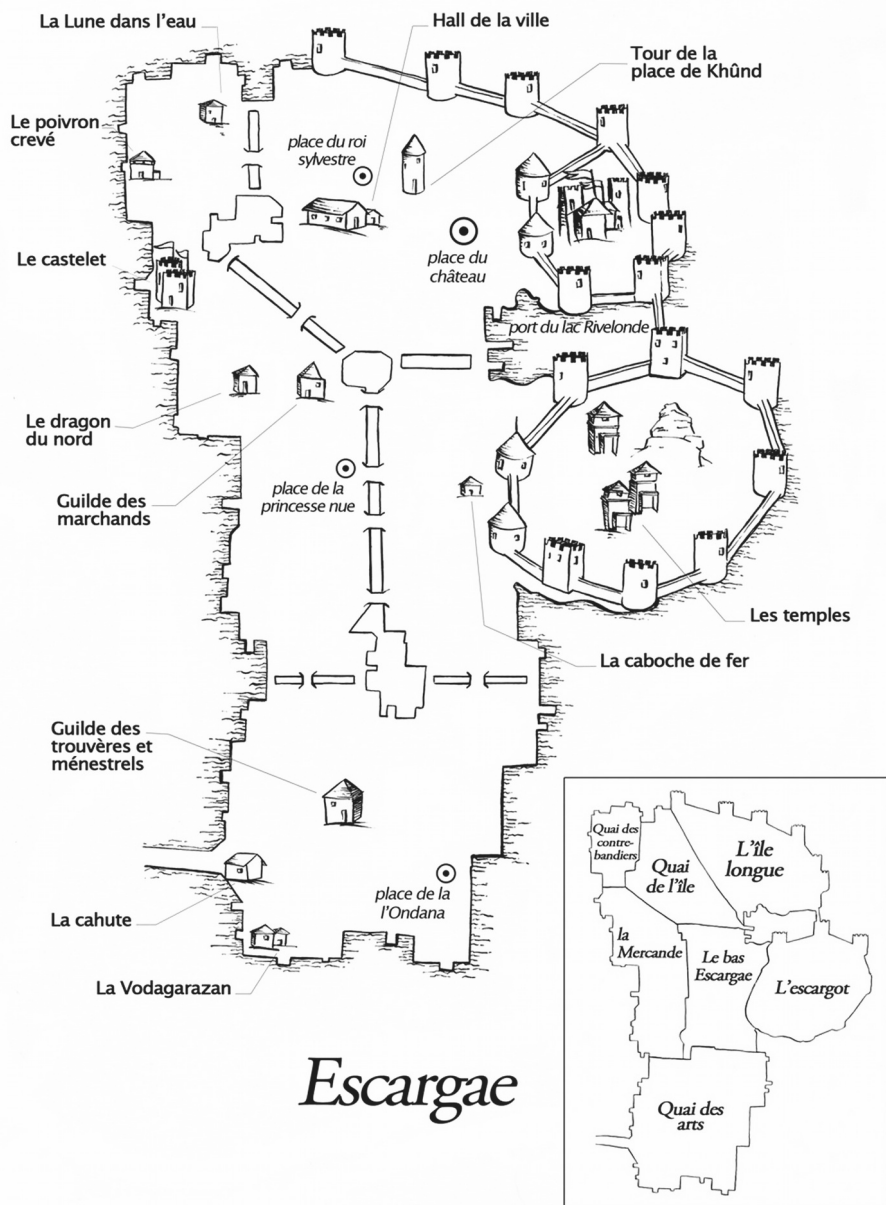
Les cartes :



Carte des Royaumes de lune (monde de Geya)

Plus de détails sur le monde: <https://stephanetarradeauteur.sindarick.fr>

LA LUNE D'OMBRE



Chapitre I : Le marché de Burh Sagaz

Sangaï considéra la fille. La prisonnière que lui ramenaient Yésügei et Norgash était, en tous points, exceptionnelle. Une vingtaine d'années, vingt-cinq peut-être, des cheveux blonds légèrement ondulés, des yeux bleu brillant, un corps souple aux jolies formes et un superbe minois. Elle ferait une esclave de prix.

Le Mingol regardait la prise avec satisfaction, la fille en spartiates, vêtue des restes d'une robe écrue déchirée et salie, n'en menait pas large dans la cage exigüe où on l'avait enfermée. Les torches des trois hommes aux traits rudes, arborant des moustaches longues et fines, comme cela se faisait chez les Mingols, projetaient de grandes ombres mouvantes. Ils étaient tous dans une petite salle sombre aux murs ocre et au sol de terre battue, l'odeur des chevaux des cavaliers des steppes s'y faisait d'ailleurs méchamment sentir. Deux autres cages de fer, vides celles-là, étaient posées à même le sol dans cette petite pièce.

— Sors-la ! commanda Sangaï d'un ton impérieux.

Pendant que Yésügei s'affairait à ouvrir la porte de manière énergique, Sangaï caressait le long fouet qu'il portait au côté en forme d'avertissement. Le regard apeuré que lui lançait la captive en disait beaucoup sur son état d'esprit. La mise en garde était suffisante pour s'assurer de sa docilité.

Yésügei extirpa la fille de la cage et lui délia les poignets. Empoignant sa longue chevelure, il la força à se tenir droite. Une petite grimace déforma son visage d'ange lorsque la main puissante tira sèchement sur la mèche qu'elle s'était appropriée, mais son expression n'afficha ensuite que sa peur et son malaise. Elle essayait désespérément de tourner ses yeux vers le sol, pour éviter les regards ténébreux des trois hommes des steppes. Yésügei ne lui laissa pas le choix. L'attrapant par le menton, il la força à relever la tête.

Après quelques instants d'observation attentive, Sangaï fit signe à son comparse de la lâcher. La prisonnière ramena alors la main sur sa poitrine, comme pour la cacher, puis baissa le visage.

Le maître des lieux la dévisageait, toujours aussi satisfait.

— Enlève tes chaussures, lui ordonna-t-il.

La jeune femme lui lança un regard effrayé puis s'exécuta. Elle s'accroupit et retira ses spartiates au cuir plus qu'élimé, libérant ses jolis pieds.

— Relève-toi !

Elle obtempéra, se tenant devant son ravisseur de manière un peu gauche, avec toujours autant de malaise. Sangaï admira d'un œil appréciateur les longues jambes lisses, la taille fine et les charmes à faire rêver des rois que possédait cette fille. Il remarqua les restes écaillés de vernis shamyrien aussi bien sur les ongles de ses mains que de ses pieds.

Il exécuta un bref hochement de tête, désignant du regard sa robe déchirée. Yésügei lui arracha ses dernières frusques sans aucun ménagement. Bien que résignée à subir les outrages de ses ravisseurs, la captive gémit quelques vaines protestations à peine intelligibles.

— Tiens-toi droite ! Les mains le long du corps !

Il l'agrippa à nouveau par les cheveux pour lui faire relever la tête. Elle se raidit comme un piquet et n'osa plus bouger, comme paralysée par la peur, totalement offerte aux yeux inquisiteurs et connaisseurs de Sangaï, le marchand d'esclaves.

Sangaï laissa son regard se promener avec délice sur le corps magnifique de la jeune femme ; la poitrine et le postérieur ferme, rien n'y manquait. C'était probablement une Glénorienne, sa peau brunie par le soleil n'en était pas moins blanche à l'origine. Elle portait un tatouage sur le haut de la fesse gauche et un bijou ornait son nombril, vraisemblablement un quartz rose. La pierre insolente jetait des éclairs vifs à faire détourner les yeux, lorsque la lumière des torches venait s'y perdre.

L'esclavagiste désigna les restes de vernis à ongles et le joyau.

— Courtisane ?

— Oui, répondit-elle, apeurée.

— Oui, Maître Sangaï, la reprit-il en détachant bien les mots.

— Oui, Maître Sangaï, répéta-t-elle, docilement.

Sangaï prenait en considération tout le parti qu'il pouvait tirer d'une telle merveille. Il pourrait aisément la proposer comme concubine à un khan ou en obtenir un bon prix en la faisant rentrer dans un harem shamyrien. Cette fille était un petit bijou, une affaire comme on n'en voit rarement. Le tatouage qu'elle portait était la marque de la servitude. Elle venait du califat shamyrien ou d'un de ses royaumes vassaux. Cela allait épargner bien des choses. Elle avait sûrement été dressée, peut-être avait-elle reçu une éducation d'esclave de plaisir. Elle n'en avait de toute façon que plus de valeur.

— Je la prends, fit-il à l'encontre de Yésügei.

Norgash posa le lourd collier de fer autour du cou de la jeune femme, puis tendit la chaîne à Sangaï. Il était satisfait, il n'avait jamais douté qu'elle plairait au marchand. Maintenant, on allait parler du prix... Il s'apprêtait enfin à entrer en scène !

Sangaï savait que la partie n'était pas encore gagnée, à bien des égards les choses sérieuses allaient commencer. Il fit un signe de la main à Yésügei qui se saisit de la chaîne entraînant la fille dehors. Les esclaves n'avaient pas à entendre combien on les marchandait, cela faisait partie de la tradition mingole. Lorsque les prix montaient trop, certains finissaient par oublier quelle était leur condition, ce qui n'amenait que des désagréments. Sangaï se lissa la moustache droite puis se retourna et s'adressa à la jeune femme avant qu'elle ne quitte définitivement la pièce. Il aimait connaître le nom de la marchandise lors des négociations.

— Comment t'appelles-tu ?

— Laeta, Maître Sangaï.

La fille esquissait un sourire timide ; un sourire dicté par les circonstances.



Rodar arrivait juste à Burh Sagaz, le village des Mingols. Il avait pas mal chevauché depuis Luzin, plus de trois jours dans les vastes plaines. Une véritable mer de graminées sèches en cette fin d'été. De larges collines en pentes douces, peu élevées, à n'en plus finir, parsemées çà et là de maigres bosquets ou de petits bois d'acacias. Les grandes herbes, toutes blondes maintenant, parfois mêlées de ronces ou de chardons géants aux fleurs violettes éclatantes, ondulaient sous le vent jusqu'aux abords du village.

Burh Sagaz n'était pas un bourg ordinaire, les Mingols n'étaient pas des sédentaires, c'était le seul poste permanent des chevaucheurs des steppes à proximité des comtés d'Escargae, la cité lacustre. Il était bien cerné d'une palissade autrefois, mais les rondins de bois étaient vieux et ne faisaient plus le tour complet du bourg. L'enceinte, percée de nombreuses brèches fermées par quelques planches de bric et de broc, avait été doublée d'une barrière de branchages et de buissons épineux desséchés plantée de pieux acérés. Mais, lorsque la foire se tenait, comme c'était le cas en ces derniers jours d'été, une véritable ville de yourtes de peaux ou de toiles bariolées débordait littéralement de Burh Sagaz.

Couvert de la poussière d'un long voyage, fatigué et passablement las, Rodar descendit de sa monture. Il réajusta son ceinturon et s'assura que son épée large était bien en place, la faisant jouer dans son fourreau et l'y recalant bien au fond. Il n'y avait pas besoin de gardes à Burh Sagaz lors des grandes foires saisonnières, tous les Mingols étaient des guerriers, ou plutôt, si l'on devait en croire les habitants des comtés du lac, des pillleurs, des bandits, des voleurs, des violeurs, des rançonneurs, en bref de véritables barbares ! Il y avait déjà foule, beaucoup d'hommes de diverses tribus, bien entendu, mais aussi des gobelins et même quelques nains. Rodar peinait à se frayer un passage avec son cheval vers l'enclos du *Bouc des steppes*. Il finit par arriver dans la seule taverne permanente du village, attacha sa monture et y entra. Rodar était plutôt grand, il avait la peau mate et des cheveux noirs mal coiffés. On disait volontiers qu'il avait du sang mingol dans les veines, mais personne ne le lui prétendait jamais en face. La dernière personne à s'y être risquée habitait

maintenant tout au fond du lac Rivelonde. Ses yeux foncés témoignaient d'un caractère affirmé, il n'était pas homme à s'en laisser compter. Sa vieille armure de cuir noir et sa cape rapiécée lui donnaient un air de baroudeur, tout comme la cicatrice qu'il portait sur la joue gauche dans le prolongement de sa bouche. Ce n'était pas le genre de gaillard à inspirer confiance au premier regard. Tout du moins, et c'eut été salubre, dans un quelconque endroit civilisé. Mais ici, à Burh Sagaz, il était parfaitement dans le ton.

Rodar s'installa dans la taverne surpeuplée. Inutile d'imaginer y trouver une place pour se reposer, mais il n'en avait cure, il dormirait très bien aux côtés de son cheval, comme il l'avait fait plusieurs jours durant. La jeune servante, une Mingole de pas plus de douze ans au teint très foncé, lui porta un crawa, la célèbre bière lactée mingole. Rodar lui laissa une couronne de cuivre en lui souriant poliment. Il était attablé, le dos contre un mur, comme à son habitude, et c'était déjà ça. Le crawa au lait bien fermenté ne l'enchantait guère, mais c'était la coutume ici, la fameuse hospitalité mingole. Lorsqu'ils ne sont pas occupés à piller les terres alentour, les cavaliers des steppes sont très accueillants ; et dans tous les cas, très à cheval sur la tradition. À cheval, toujours à cheval, les Mingols !

— Koubilaï est là, M'sieur Rodar.

La jeune servante sortit Rodar de la rêverie que lui avait inspirée le crawa blanchâtre qu'il faisait légèrement tourner dans son bol.

— Ah ! Très bien ! Amène-le-moi, Yisha !

Il connaissait Yisha depuis aussi longtemps qu'il venait à Burh Sagaz. Il avait l'habitude de la foire saisonnière. On y trouvait chevaux, esclaves, épices, plantes rares, médecines et on pouvait y vendre toutes sortes de marchandises. Rodar commençait à faire son trou, ici, maintenant, cela lui facilitait la tâche pour ses affaires douteuses. Il était dans la contrebande depuis son plus jeune âge, et depuis quelques années, en plus, il écoulait le produit de larcins divers. Tout le butin dont Teugrass le receleur ne pouvait décemment pas se débarrasser à Escargae partait pour le

village mingol, comme la parure destinée à la favorite du maître de la cité par exemple. De beaux bijoux exécutés sur commande par un joaillier de renom. Non, cela aurait été décidément vraiment téméraire d'essayer de les revendre sur une des places de la ville lacustre.

Koubilaï arriva et s'installa en face de Rodar. C'était un semi-Mingol, ses longs cheveux noirs pouvaient très bien passer pour ceux d'un homme du Nord. Il les gardait libres, tombant sur ses épaules, ayant rompu depuis des années avec la célèbre tresse mingole poussant au milieu d'un crâne complètement rasé. Il était basané, mais pas plus que Rodar et s'il portait une petite barbiche noire, il n'avait pas de moustache. Koubilaï avait l'habitude de commercer avec Rodar et de se rendre à la grande cité lacustre ou dans le comté des terres de brumes. Mieux valait qu'il ait une apparence passe-partout. Rodar n'était cependant pas dupe, Koubilaï était un des yeux des Khans.

— Alors, Rodar ? Le voyage a été bon ? Pas de chiens pelés cette fois-ci ?

Rodar sourit à l'allusion, une vieille histoire où il avait échappé de peu à une meute de chiens sauvages alors qu'il était dans une de ses courses à travers les steppes.

— Non ! Aucune rencontre fâcheuse. Et toi, mon gaillard ? Tu m'as trouvé quelque chose ?

— Oui, il y a pas mal de choix, les razzias ont été fructueuses et il y a eu une guerre contre les Glénoriens. Le marché est bien achalandé. Mais si tu y tiens, je peux te montrer une pièce rare, un petit bijou, qu'un de mes amis met en vente. Ça risque d'être plus cher que ce que tu voulais, mais ça vaut le coup d'œil.

Rodar fit une moue de désapprobation, mais il était tout de même tenté. Cela ne coûtait rien de regarder, en tout cas pas encore. Et puis il était pressé de se débarrasser de ses encombrants bijoux. Il avait dû se défaire d'une petite fortune pour les acheter à ce gros bouffi de Teugrass.

— On peut toujours aller voir. Mais je ne viens pas pour y laisser ma chemise !

— On y passe avant les enchères, Sangai ne tardera pas à repartir et il ne veut pas être chargé en or. En général, il échange ses écus contre des pierres précieuses en fin de foire pour voyager plus légèrement. Si tu lui proposes de le payer en bijoux, ça peut l'intéresser. Il y gagnera le prix du change. Allez viens ! Ça va te plaire !

Rodar finit son crawa d'un trait avant d'afficher son dégoût par un rictus évocateur.

— On y va !



Rodar et Koubilaï traversèrent rapidement le grand marché aux esclaves. Il était en train de se monter, les hommes s'affairaient à édifier les estrades sur une terre rougeâtre, sèche et dure comme de la pierre. Certains avaient dressé de vastes tentes noires bariolées de quelques traits de couleurs, mais tout était encore en plan. Le négoce ne commencerait que dans l'après-midi. Des hennissements venaient des grands enclos un peu plus loin et la rumeur de la foire naissante s'élevait tout autour. Si le marché principal n'était pas encore ouvert, une foule bigarrée se pressait autour de petits étals et de tentes de camelots déjà sur le pied de guerre. On trouvait de tout à Burh Sagaz, dans le labyrinthe de toile adossé aux halles centrales. À commencer par des ennuis ! Les regards patibulaires des orcs qui traînaient çà et là en quête d'une affaire juteuse ou des nains teigneux qui se promenaient avec leurs cognées sur l'épaule n'étaient guère engageants. Surtout que les orcs gardaient fièrement leurs mystères : par exemple, personne n'avait jamais trop su ce qu'était une bonne affaire pour un orc...

Les bagarres étaient courantes. Mais il ne fallait pas s'y tromper, Burh Sagaz appartenait aux Khans des steppes et les farouches guerriers mingols n'avaient pas leur pareil pour faire régner l'ordre. Les têtes fichées sur les pics qui ornaient la façade austère du temple des dieux sombres étaient particulièrement dissuasives. On y adorait dans la crainte, le loup, le serpent et le

taureau, mais aussi nombre de divinités secondaires parmi lesquelles même les Mingols finissaient par se perdre.

En se faufilant dans les venelles autour du sanctuaire, ils pénétrèrent dans le quartier des sédentaires. Les murs de torchis et de boue ocre séchée étaient sales ; les ruelles étroites et enchevêtrées empestaient. Les hommes des steppes avaient construit leurs maisons en terre, en bois et en pierre, un peu à la façon de leurs yourtes. Elles étaient petites, souvent à pièce unique, mais pour les imbriquer les unes à côté des autres il avait bien fallu faire quelques concessions à la géométrie et abandonner, autant que faire se pouvait, la forme circulaire.

Ils croisèrent plusieurs groupes d'esclaves qu'on emmenait vers le marché, l'heure approchait. Les marchands de chair et leurs gardes tiraient des files entières d'hommes ou de femmes nus, enchaînés les uns aux autres par des colliers de métal. Les coups de fouet et les insultes fusaient. Il n'était pas facile pour Rodar et Koubilaï de se frayer un passage dans les ruelles étroites.

C'est dans ce quartier déshérité que Rodar tomba nez à nez avec une vieille connaissance : un semi-nain au crâne dégarni, aux mains potelées couvertes de bagues aussi clinquantes que ses dents en or. Sire Telin, puisque tel était son titre depuis l'anoblissement douteux dont il avait été le bénéficiaire à Caribolle, se fendit d'un sourire grossier et d'un vague salut. Il était pressé, très pressé semblait-il ; ses gardes du corps armés jusqu'aux dents lui taillaient un passage à coups de coude sans faire grand cas des passants. Lorsque l'un d'eux fit mine de bousculer Rodar, celui-ci le renvoya bouler en arrière à le faire trébucher. Ses comparses se tournèrent aussitôt en direction du malotru en dégainant poignards et gourdins. Mais leur maître les retint avant que la situation ne dégénère.

— Alors, vieux ruffian ! s'adressa ce dernier à Rodar. Toujours aussi poli !

— J'ai au moins la courtoisie de m'arrêter pour un vieil ami ! Où cours-tu comme ça ? Tu as tous les orcs de Burh Sagaz aux trousses ?

— Une affaire. Une très belle affaire que je ne dois pas faire attendre et qui nécessite espèces sonnantes et trébuchantes. Nous aurons l'occasion d'en parler une autre fois, pour l'heure, je n'ai pas une minute à consacrer à tes combines à trois sous !

Sire Telin ne laissa pas le temps à Rodar de lui répondre, il émit un sifflement strident avant de repartir en trombe au milieu de ses gorilles.

Lorsque Rodar et Koubilaï arrivèrent enfin dans l'ancien marché aux esclaves de Burh Sagaz, ils purent observer ses fins piliers noirs, tous pourvus d'un anneau. Ils quadrillaient l'ensemble d'une petite place à ciel ouvert : le bazar originel, celui qui s'était toujours tenu, bien avant que le village n'ait acquis la notoriété que les foires saisonnières lui avaient conférée.

Celui-ci était couvert. Ils déambulèrent au milieu des colonnes de marbre, espacées de deux pas chacune, auxquelles étaient entravés quelques infortunés destinés à la vente. Des hommes et des femmes victimes de rapt ou prisonniers de guerre rabaisés à l'état de bétail. Certains attendaient dignement leur sort lorsque d'autres s'abandonnaient à leur misère en se laissant pendre à leurs liens. Koubilaï entraîna Rodar jusqu'au fond de la place, sans se préoccuper de ce qui, à son idée, n'était que des biens à vendre.

Laeta était nue, son collier d'esclave était attaché à un anneau fixé dans un mur de pierre crayeuse presque rouge. Sa chaîne était courte et ne lui laissait que peu de liberté de mouvement. À côté d'elle, une fille orientale un peu plus âgée qu'elle, aux longs cheveux noirs et aux yeux très bridés, était dans la même posture. De l'autre côté, c'était un homme, ou plus probablement un semi-orc aux muscles saillants, mais au visage laid, complètement déformé. Son strabisme prononcé lui donnait un aspect de bête sauvage.

Sangaï était assis sur un siège pliant de bois noir verni, il lissait sa moustache droite, regardant sa marchandise avec un léger sourire. De temps en temps, il caressait la tête de son esclave personnelle, une jeune mingole, qui attendait sagement

agenouillée à côté de lui. Deux gardes, de farouches guerriers des steppes serrant des hallebardes aux lames en forme de lune bien astiquées, se tenaient un peu plus loin en retrait. Ces mercenaires à la solde de l'esclavagiste lui assuraient que tous les échanges qui auraient lieu ici resteraient parfaitement courtois. Ils se seraient franchement ennuyés si la marchandise n'avait pas été si plaisante à regarder.

Lorsque Rodar et Koubilaï arrivèrent à destination, celui-ci salua le négociant.

— Le vent des steppes te soit favorable, Sangaï !

— À toi également, Koubilaï.

— Voici Rodar, je lui ai parlé de ton stock, il souhaitait jeter un coup d'œil, il cherche une fille...

Koubilaï eut un petit sourire entendu à l'égard de Sangaï. Ce dernier affirma le sien, lâcha sa moustache, se leva et frappa dans ses mains.

— Apporte-nous du crawa, esclave !

— Bien, Maître, répondit la jeune mingole en s'empressant d'obéir.

« Merdaille ! » ne put s'empêcher de désoler intérieurement Rodar, et il le pensa si fort que son visage dut trahir quelque peu son sentiment. Sangaï le regarda, intrigué, mais se garda bien de faire une quelconque remarque. D'un geste ample de la main, il lui désigna les filles qu'il avait à vendre.

Koubilaï apprécia les deux corps exposés. S'il en avait eu les moyens, il ne se serait pas privé de s'en offrir une.

Rodar observa les jeunes femmes à son tour. Son regard croisa celui de Laeta et se perdit immédiatement dans ses grands yeux brillants d'azur. Il n'avait jamais rien vu de tel, si bien qu'il marqua un bref temps d'arrêt, comme subjugué par tant de beauté, pendant lequel elle non plus ne put le quitter des yeux. Laeta ne tarda pas à reprendre ses esprits, elle s'empressa de river son regard sur le sol. Rodar ne comprit pas véritablement ce que trahissaient ces yeux, ils n'étaient pas animés par la seule crainte. Une chose était certaine, ils l'avaient conquis.

La jeune femme asiatique semblait fixer le bout de ses pieds, à tel point que Rodar lui empoigna les cheveux pour lui relever la tête et dévoiler son visage. C'était également une fille fort belle, sa poitrine abondante se levait et s'abaissait au rythme de sa respiration, la rendant fort désirable. Mais Rodar avait déjà fait son choix, ou plutôt n'en avait-il plus : il repartirait avec cette blonde à la peau claire quoi qu'il en coûte. Il se sentait même une âme de héros, n'allait-il pas la tirer des griffes de ces infâmes Mingols ? Elle saurait certainement se montrer reconnaissante...

Rodar fit donc mine de s'intéresser à la captive extrême orientale. Il la palpa, l'examina puis commença à négocier. Sangai en voulait deux mille couronnes d'or, un prix bien au-dessus de la valeur réelle de la fille. Mais Rodar avait l'habitude de marchander, il n'était jamais aussi à son aise que lorsque la discussion tirait en longueur.

Il fit donc traîner, pinaillant le moindre détail, trouvant des défauts là où il n'y en avait pas, contestant en toute mauvaise foi les arguments de Sangai.

Le crawa était posé sur une menue table basse depuis un bon moment, et Rodar mettait un temps infini à le terminer. La négociation n'aboutissait pas. Prétendant toujours s'intéresser à la jeune femme aux yeux bridés, il comptait bien avoir le marchand d'esclaves à l'usure, et lui jouer un des tours dont il avait le secret.

— Regarde, Sangai, insista Rodar, ces bijoux ont été exécutés par un maître joaillier, le poinçon est là. Ce sont des petits diamants enchâssés sur un collier d'or, j'ai également deux bracelets et une paire de boucles d'oreilles. Une parure de princesse. Du travail nordique, ça vaudra un prix fou chez toi ! Je te laisse un bracelet contre la fille, compte les diamants ! Il a été orfèvre par Swerling, tu connais Swerling ?

Sangai sourit, il ignorait évidemment le nom du maître joaillier, mais il savait qu'il y avait du vrai dans ce que disait Rodar et les bijoux lui plaisaient.

— Je n'ai pas pour habitude de discuter du prix devant la marchandise, répondit-il simplement. Mais, de toute façon, cette fille vaut bien plus que ton bracelet.

Il leva l'index et le majeur droit à l'intention de Rodar. Ce dernier fit une moue et secoua le chef.

— L'autre alors ?

Rodar s'approcha de Laeta jusqu'à se camper juste devant elle. Elle le fixa d'abord, hypnotisée par son regard noir, puis baissa la tête lentement, comme pour ne pas dévoiler ce qui l'animait, jusqu'à ce que ses longs cheveux blonds lui cachent le visage. L'homme en face d'elle sentait le cheval, il avait certainement beaucoup voyagé et n'était pas descendu dans beaucoup d'auberges, mais ce qui l'aurait rebuté en d'autres circonstances ne la gênait pas le moins du monde. Ce mauvais garçon de près de dix ans de plus qu'elle la troublait bien plus que de raison.

Il empoigna fermement sa chevelure et la força à redresser la tête. Il était plus grand et bien plus fort qu'elle. Il relâcha ensuite ses mèches claires pour saisir son menton dans la main. Il lut dans les superbes yeux bleus ce qu'il voulait y voir. Elle se rendait à lui, c'était à peine si elle ne se donnait pas, si elle ne le suppliait pas de la prendre comme esclave.

De son côté, Laeta percevait son cœur s'emballer, elle était tendue, mais sa frayeur laissait de plus en plus la place à l'émoi que lui provoquait l'homme qui la dévorait d'un regard dominateur. Ce dernier fait n'était pas pour lui déplaire, elle pourrait tout à fait s'accorder avec lui.

— Ouvre la bouche ! lui intima Rodar.

Et il lui inspecta les dents, comme un maquignon s'apprêtant à acquérir un cheval. Elle sentit ensuite ses mains calleuses lui tâter la poitrine, puis les fesses et enfin remonter en lui caressant sa toison blonde. Elle ne put s'empêcher de tressaillir, elle avait fort à faire à se contenir. Ce diable avait l'art de la mettre dans tous ses états. La situation l'émoustillait de plus en plus, il n'était plus question de peur, mais de désir. Elle s'était toujours parfaitement accommodée avec la soumission, plus qu'accommodée, même ; et savait être, en cela, bien différente de beaucoup d'autres femmes.

Elle se décida, elle lança un sourire à l'attention de Rodar, un petit sourire timide, mais un sourire quand même.

Il tourna le visage vers Sangai, les lèvres affichant une moue presque dégoûtée, en lui montrant son pouce droit. Sangai lui répondit comme précédemment, hochant la tête par la négative et lui faisant le signe « deux » avec son index et son majeur.

Rodar regarda la fille enchaînée avec un rictus mauvais.

— C'est d'accord, je la prends pour les deux bracelets.

Sangai se leva, surpris, il avait été un peu vite en besogne avec celle-là. Mais il afficha malgré tout une expression satisfaite, il était hors de question de laisser croire qu'il s'était fait rouler. Il donna son assentiment aux gardes pour qu'ils détachent Laeta du mur et confient la chaîne à Rodar. On remit également à ce dernier les effets de la fille, un petit sac en laine aux couleurs pastel avec à l'intérieur une paire de spartiates élimées, des chaussures à talons de courtisane et une robe écruée déchirée. Quelques colifichets et épingles à cheveux traînaient aussi en son fond.

— Habille-toi avec tes frusques, esclave ! lui ordonna Rodar. Comment t'appelles-tu ?

— Laeta... Maître.

— Et d'après ce que m'a dit le noble Sangai — il eut un hochement de tête convenu à l'attention du marchand d'esclaves —, tu es une fille de joie, une putain ?

Laeta prit un air légèrement contrit, mais acquiesça, un peu gênée par le dernier mot que Rodar avait prononcé.

— J'ai déjà exercé ce genre de métier, mais...

— C'est bien, comme ça tu sais travailler. Tu n'auras pas de mal à faire ce que j'attends de toi.

Laeta baissa le regard.

— Je ferai comme il vous plaira, Maître.



Rodar et Laeta déambulaient dans la foire. L'homme à la peau mate et au visage buriné tirait la fille, vêtue de sa robe écruée déchirée et de ses spartiates, par une chaîne légère qui faisait office de laisse. Elle portait dans ses bras un sac bien plein. Rodar

avait pu négocier le reste de son butin volé et avait acheté des étoffes orientales, des tenues de danseuses, des petits bijoux de cuivre clinquants, des bijoux bruts et quelques babioles. Il avait même cédé aux sirènes d'un étrange camelot et acquis un élixir prétendument magique de guérison : un philtre des prêtresses de lune.

Il était maintenant à la recherche d'autre chose et parcourait le labyrinthe de toiles un peu au hasard. Il ne s'y repérait jamais de toute façon, c'était chaque fois la même chose.

— Tu étais déjà une esclave ?

— Oui, Maître, j'ai déjà été une esclave.

Rodar hocha la tête.

— Et comment es-tu tombée entre leurs griffes ?

— Je voyageais vers Glénor et la caravane a été attaquée...

— Ton ancien maître est mort ?

Laeta eut une petite hésitation.

— Je n'en suis pas certaine, c'est très possible. Glénor est loin au sud des steppes...

Rodar se satisfît de la réponse. La remarque au sujet de la capitale impériale était juste.

— Que sais-tu faire... courtisane ? demanda-t-il après avoir marqué une pause au milieu de sa phrase pour bien appuyer sur le dernier mot.

— Eh bien, ce que font habituellement les courtisanes, répondit-elle en esquissant un sourire, je sais danser, je danse bien, d'après ce qu'on dit. J'ai appris à jouer de quelques instruments de musique, je chante un peu. J'ai déjà été une servante...

— Vraiment ? Tout ça ? Tu as été dressée par un esclavagiste ? Où faut-il que l'on t'inculque les bonnes manières ?

— Dressée ? s'exclama Laeta beaucoup trop vite, trahissant un malaise évident. Ce n'est pas le mot que j'emploierais. Mais vous n'aurez pas à vous plaindre de moi, il sera inutile de...

— Ça ira, la coupa Rodar. Ce genre de choses n'a pas cours dans le coin. Je n'habite pas dans un de leurs pays de sauvages. Je

verrai bien ce qu'il en est. Mais sois certaine que tu n'as pas intérêt à me décevoir.

Le regard qu'il lui lança en même temps que cette dernière affirmation était sans équivoque.

— Vous n'aurez pas à vous plaindre de moi, Maître, je me tiendrai à ma place, comme une bonne esclave doit le faire.

Rodar dévisagea la fille avec le sourire satisfait d'un conquérant. Il avait entendu ce qu'il souhaitait... Mais ce n'était pas suffisant pour s'assurer de sa docilité, il le savait. Les petites menteuses étaient légion, surtout parmi les courtisanes.

Il ne voulait pas se l'avouer, mais cette fille lui plaisait follement, l'idée de l'avoir à lui, rien qu'à lui, faisait son chemin. Il n'allait peut-être pas la mettre à l'abattage comme il l'avait initialement envisagé. Elle allait travailler, bien sûr, et il tirerait le bénéfice de ses charmes, mais l'avoir comme esclave personnelle serait certainement très agréable. Un peu à la manière des Mingols qui, dès qu'ils ont un peu de richesse, gardent toujours près d'eux une esclave, un signe de réussite.

« Ça ne va pas être simple de faire avaler ça à Sylria », se fit-il la réflexion.

— On y est, annonça-t-il.

Rodar s'arrêta devant l'étal ambulant d'un forgeron orc. Un gros gaillard râblé avec de longs bras épais, pourvu d'un menton saillant avec des canines qui lui sortaient de la bouche. Il vendait toutes sortes de services, mais sa spécialité était adossée à celle du commerce principal de Burh Sagaz. Il réalisait et gravait des colliers, bracelets et chevillères à destination des esclaves. C'était bien souvent le nom de leur maître qu'il y inscrivait. Il proposait également quelques armes, mais ce n'était qu'un à-côté. Rodar fit avancer Laeta sous le petit auvent qui couvrait la forge et la grosse enclume. Un gobelin grimaçant, pas plus haut qu'un nain, activait le foyer à l'aide d'un grand soufflet. Le forgeron, torse nu, fit jouer ses poignets de force autour de ses avant-bras en dévisageant Rodar.

— C'est pour elle ! annonça laconiquement ce dernier.

L'orc avait déjà compris, son esprit était capable de merveilles !

— M'en doutais bien ! Qu'est-ce qui lui faut ? maugréa-t-il en mangeant ses mots.

— Une chevillère gravée « Rodar », répondit l'autre. Et enlève tes chaussures, toi ! ajouta-t-il à l'attention de Laeta.

Le forgeron en essaya plusieurs et les passa à la cheville droite de Laeta. Lorsqu'il en trouva une qui avait la bonne taille, il la jeta directement dans les braises devant le gobelin qui assistait à la scène avec une expression goguenarde. Quand le métal se mit à rougeoyer, ce dernier le sortit de la fournaise à l'aide d'une grosse pince et le posa sur un établi. Il grava alors le bracelet après que Rodar eut épelé quatre fois son nom, avec une expertise toute gobeline. Son long stylet d'acier noir mordait dans le laiton comme dans du beurre mou.

— Assieds-toi ou couche-toi par terre sur le dos, ordonna Rodar à Laeta. Et pose ta jambe sur cette enclume !

Quelques passants s'étaient arrêtés pour regarder la scène avec intérêt. Laeta eut d'abord un mouvement de recul en voyant le bijou incandescent qu'on approchait d'elle, mais elle savait ne pas avoir le choix. Rodar, son nouveau maître, était en train de la mettre à l'épreuve. Le décevoir maintenant, ce serait bien mal engager leurs futures relations. De toute façon, elle avait envie de le satisfaire, quitte à en souffrir. Et ce ne serait pas pire que lorsqu'elle avait reçu la marque de servitude shamyrienne. Elle se coucha finalement, tendit sa jambe au forgeron en fermant les yeux et se crispa. Un peu surprise, elle sentit la main secourable de Rodar lui soutenir la nuque. L'orc saisit la cheville droite de la belle esclave, la tint à proximité de l'enclume et y passa le cercle d'acier que son comparse gobelin lui tendait en ricanant. Le métal était à peine chaud. Laeta ouvrit subitement les yeux pour voir un forgeron et un Rodar avec des sourires jusqu'aux oreilles.

— Pas faire mal, pas abîmer la fille ! rit l'orc, en martelant un rivet jusqu'à ce qu'il maintienne le bijou parfaitement fermé. Secret de gobelin ! Costaud quand même !

Rodar, très satisfait du tour qu'il venait de lui jouer, aida Laeta à se relever.

— C'est bon, ça ira, ça m'étonnerait qu'elle l'enlève ! Pas vrai ? fit-il à Laeta dont les joues s'étaient empourprées.

— J'en serais bien incapable, répondit-elle.

Puis elle rabaissa promptement sa robe trop courte pour cacher le haut de ses cuisses aux voyeurs attroupés tout autour. Ils reprirent leur chemin, le spectacle était fini.

— On part tout de suite, esclave.



La jeune esclave était en croupe juste devant son maître sur le palefroi. Elle se cramponnait comme elle pouvait à la selle, mais elle ne risquait pas de tomber, calée comme elle était contre le corps de Rodar. Laeta était pieds nus, une précaution supplémentaire que Rodar avait préféré prendre. Dans les plaines herbeuses, emplies de chardons et d'épineux, elle n'irait pas très loin si l'idée saugrenue de sauter du cheval lui venait. De toute façon, la chevillère de fer qu'elle portait avait la même fonction : le cylindre de métal n'était pas serré contre sa jambe, si bien que dès qu'elle se mettrait à courir il oscillerait et viendrait frapper douloureusement sa cheville à chaque foulée. Elle ne s'enfuirait pas de la sorte.

Cela faisait plusieurs heures qu'ils avaient quitté Burh Sagaz, elle observait les vastes plaines ondulées et leurs grandes herbes brûlées par l'été. Certaines étaient plus hautes qu'elle. La monture avançait péniblement sur un petit sentier, un unique sentier où elle devait se frayer un passage. Il serpentait à travers de véritables champs de cirses aux grandes fleurs violettes. Le vent, lorsqu'il se levait, charriait des nuages d'aigrettes de pissenlits royaux et de chardons, faisant tomber sa neige d'été à gros flocons.

Ils chevauchaient depuis des heures et Rodar n'avait pas décroché un mot. Laeta finit par tenter sa chance.

— Puis-je vous parler, Maître ?

— Qu'est-ce que tu veux ?

— Où m'emmenez-vous ?

— À Escargae, la cité lacustre. C'est une grande ville sur le lac Rivelonde. Tu travailleras à *la Lune dans l'eau*. Un établissement charmant, digne d'une princesse comme toi.

La pointe d'ironie qui transparaissait dans la voix de Rodar était évidente. Laeta n'eut pas besoin de voir l'expression qu'affichait son maître pour la saisir.

— Tu y seras ma catin.

Laeta eut un petit frémissement, mais elle s'était déjà faite à l'idée. Elle était tombée dans la prostitution jeune, sans réellement s'en rendre compte. Elle savait ce que cela signifiait de vendre ses charmes et connaissait quelques ficelles du métier. Elle savait aussi qu'il y avait toutes sortes de filles de joie, que leurs destinées étaient rarement agréables, sauf à être dans le haut du panier...

— On disait plutôt courtisane, là où j'étais, c'est moins...

— Tu peux l'appeler comme tu veux. Là où je t'amène, ce n'est pas du grand luxe, ne te fais pas d'illusions. Pour les gars de là-bas, c'est tout ce que tu seras.

Le soir arrivait, Rodar cherchait depuis un moment l'abri rocheux qu'il avait quitté le matin même avant de se rendre à Burh Sagaz, lorsque des cris déchirèrent le lointain. Des hurlements de loups à glacer le sang. Laeta frissonna, elle n'était pas à l'aise, elle n'avait jamais pu voir ces sales bêtes en peinture. Et se retrouver au milieu d'un des recoins les plus perdus au monde n'était pas pour la rassurer. Elle adressa un regard aussi interrogateur qu'anxieux à son maître.

— Je t'expliquerai ce que j'attends de toi une fois là-bas, se méprit-il complètement. La situation est un peu compliquée. *La Lune dans l'eau* n'est pas à moi, les autres filles non plus. Pas comme toi.

La main de Rodar vint caresser de manière ferme le ventre de la jeune femme et remonta jusqu'à son sein. Il s'en saisit, l'enserrant de sa poigne puissante, afin de bien montrer qu'il était

propriétaire de son corps. Cette entrée en matière, bien que très directe, ne déplut pas à Laeta. Elle n'était pas mal à l'aise dans ce genre de situation. Cela la rassura même. Elle n'était pas seule et l'homme qui était avec elle venait de trouver les meilleurs arguments du monde pour la protéger. Elle savait ce qu'elle avait à faire. Elle se retourna et lui adressa un sourire. Laeta n'ignorait pas le pouvoir de son charme, et savait s'en servir. Elle pourrait peut-être se mettre Rodar dans la poche, renverser les rôles... Mais non, elle le sentait bien, son désir se réveillait, ses tétons se relevaient imperceptiblement. Elle voulait lui plaire. C'était tout.

Le cheval s'arrêta au sommet d'une petite colline. Rodar avait dévié du sentier pour retrouver son abri de la nuit précédente. Une belle lune gibbeuse brillait de son éclat blanc dans le ciel, les derniers feux du jour disparaissaient à l'horizon. Trois gros rochers coiffaient le coteau et offraient avec quelques arbustes un petit refuge naturel. Les restes calcinés de son bivouac de la veille étaient encore là. Ils descendirent l'un et l'autre du cheval et le délestèrent de ses sacs. Rodar ramenait des marchandises, et n'avait pas négligé de prendre des vivres, de quoi atteindre Luzin dans le comté des terres de brumes puis de poursuivre jusqu'à Escargae en longeant la rive du lac. Une semaine de voyage à peu près. Laeta ne pouvait pas aller bien loin avec ses pieds nus, les grandes herbes reprenaient leurs droits tout autour des rochers qu'elles léchaient comme des flammes. Elle s'avança entre les deux plus gros blocs de pierre, plongeant son regard dans la mer végétale qui s'étendait à perte de vue. Elle aperçut presque aussitôt une longue traînée sinueuse dans les herbes qui passait juste au-dessous de leur petite colline, comme si quelque serpent géant avait paresseusement flâné par ici.

— Maître, appela-t-elle, sans oublier de lui adresser un léger sourire. Il y a un deuxième sentier ?

— Qu'est-ce que tu me racontes ?

Rodar abandonna le sac qu'il déballait, la rejoignit et la poussa sans ménagement pour observer dans la direction qu'elle lui indiquait.

— Merdaille ! C'est quoi ça ? C'était pas là, ce matin.

Faussement confuse, Laeta baissa puis redressa la tête avec une pointe d'impertinence. Mais Rodar ne releva rien et en quelques bonds fut en bas du coteau.

— Je peux ? l'interrogea Laeta.

— Ouais !

Laeta renfila ses spartiates sans demander la permission et rejoignit Rodar au pied de la colline.

Les herbes et les chardons étaient bien écartés sur un large sillon. Le sol avait été piétiné, on pouvait y relever de nombreuses traces, souvent les unes sur les autres, bien qu'elles fussent peu marquées à cause de la sécheresse des lieux. Rodar se mit en quête d'un coin de terre meuble, un vestige d'une des rares pluies de ce mois estival, et ne tarda pas à découvrir ce qu'il cherchait. Les empreintes étaient nettes, il n'y avait aucune ambiguïté possible.

— Des loups, annonça-t-il en se redressant, au moins y'aura pas de chiens pelés...

Il ne savait pas si la nouvelle était bonne ou pas.

— Il y en a tout un troupeau, Maître !

— Une meute, ma jolie, on dit une meute pour ces foutues saloperies.

Ce qui intriguait Rodar, c'était la dernière trace qu'il avait trouvée, elle était aussi longue que sa main. « Sacré bestiau » pensa-t-il. « Il ne faudrait pas que ça nous tombe dessus, ça nous mettrait en pièces en un rien de temps. ». Mais il se garda bien de faire la moindre remarque à Laeta. Il suffisait de la dévisager pour comprendre qu'elle était loin d'être sereine.

Elle l'observait les bras frileusement croisés sur sa poitrine ; l'angoisse s'emparait petit à petit de tout son être, la mine de Rodar ne présageait rien de bon.

— Qu'est-ce qu'il y a ? lui demanda-t-elle.

— Rien. Remonte là-haut, esclave !

Laeta se retourna et, écartant les herbes pour se frayer un passage, dévoila une autre empreinte juste au bord de la piste.

Maître, ça, ce n'est pas une trace de loup, c'est celle d'une botte...

Elle fut parcourue par plusieurs frissons et se figea sur place, fermant instinctivement la main sur sa robe, près de son épaule. Un homme au milieu de loups. Son imagination n'en avait pas besoin de tant pour s'emballer.

— Je t'ai dit de remonter, petite garce ! la reprit Rodar plus qu'irrité.

— Très bien, Maître. Ne vous fâchez pas !

Laeta s'empressa d'obéir, bien qu'absolument pas rassurée. Elle finit par se convaincre que Rodar la protégerait. Comment ? Ce n'était pas son affaire... Il saurait bien comment.

La lune brillait d'un éclat sans pareil dans le ciel nocturne, majestueuse au milieu des étoiles. Ils venaient juste de terminer un maigre repas au creux des trois rochers, Rodar n'avait pas jugé bon de changer d'abri. Les loups étaient déjà passés par ici, probablement des heures auparavant et les hurlements qui avaient déchiré le lointain au début de la nuit s'étaient complètement tus. Le contrebandier d'Escargae n'avait plus décroché un mot depuis la découverte des empreintes. Il ruminait, laissant Laeta mal à l'aise. Elle ne pouvait qu'imaginer ce qui le tourmentait et ne cessait de ramener cela aux loups. Certes, il ne s'agissait en rien d'une meute ordinaire, puisqu'elle était accompagnée par un homme, mais elle n'était plus une menace.

Puis, sans crier gare, il dévisagea sévèrement Laeta et s'adressa à elle.

— Debout, tourne-toi et penche-toi en avant, esclave ! Relève tes frusques !

Le visage de Laeta se ferma, elle se leva lentement et s'exécuta. L'instant d'après, elle sentit la morsure de la cravache sur ses fesses, la cravache mingole que Rodar affectionnait tant. Elle était habituellement destinée à son cheval. Laeta ne put s'empêcher de pousser un cri. Deux autres petits cinglements suivirent le premier. Laeta étouffa de menus gémissements, plus provoqués par la surprise que par la douleur. Rodar retenait ses coups. Mais qu'est-ce qui lui prenait ? En quoi lui avait-elle déplu, si c'était le cas ? Cherchait-il encore à l'éprouver ou s'agissait-il

des prémices d'un autre genre de jeu ? Car, les claquements de la cravache résonnaient avec une tonalité toute particulière dans les tréfonds de sa libido. Elle n'avait pas eu besoin qu'on lui apprenne ce genre de pratique dans le premier des établissements pour filles faciles qu'elle avait fréquentés en tant que pensionnaire, bien malgré elle, sur le port de Pamy. Elle avait toujours eu un attrait certain pour jouer à la prisonnière ou la demoiselle pas très sage. Elle serra ses cuisses l'une contre l'autre, le gaillard qui venait de l'acquérir — sentiment qui lui plaisait au plus haut point dans ce genre de circonstances — n'avait pas son pareil pour l'émoustiller. Il ne pouvait pas ignorer ce qu'il faisait. Ce n'était pas possible !

— Comme ça, tu te souviendras que je n'aime pas répéter les choses deux fois ! lui annonça Rodar à moitié ironique. Et tu sauras que je n'aurai aucune hésitation à te battre... Les filles comme toi s'imaginent qu'elles peuvent tout faire avec leurs jolis sourires, qu'elles peuvent se permettre des écarts. Comme tout à l'heure, hein ? Avec moi, tu sauras à quoi t'en tenir. C'est mieux que tu le saches tout de suite !

Incapable de deviner si ce que lui racontait son nouveau maître était du lard ou du cochon, Laeta hocha rapidement la tête. Ce bougre de noiraud lui avait plu au premier coup d'œil, il la dominait et elle adorait cela. Il fallait croire que le coup de foudre existait. Elle avait un mal fou à contenir l'incendie qu'il venait, sciemment ou pas — mais comment aurait-il pu percer un tel secret ? — d'allumer en elle.

Rodar déploya ensuite une grande peau, peut-être celle d'un cerf ou d'un cheval, qui lui servait de couverture. Il désigna à Laeta la petite place qui était juste à côté de lui.

— Allez !

Laeta comprit et ne se fit pas prier pour retirer sa robe. Elle se coucha sur le dos, entièrement nue et il s'allongea sur elle en ramenant la couverture.

Laeta sentit le corps viril écraser le sien, elle lui était offerte. Elle était son esclave, il pouvait faire d'elle ce qu'il voulait. Elle ne se préoccupa plus de contenir son désir. Elle avait ardemment

envie de lui plaire. Elle devait, puisqu'elle lui appartenait. Elle aimait ce sentiment de devoir lui plaire. Elle serait sa reine, sa belle. La plus belle. Le désir et le plaisir eurent raison d'elle ; elle fut bien vite emportée. Rodar n'eut rien à oser, c'est elle qui fit le premier pas. Il avait parfaitement lu juste en elle. Depuis le premier instant.